

DOI 10.15826/qr.2019.2.393

УДК 94(470)"1812"+94(44)"1815/1830"+929Шатобриан+929(470)Александр I

CHATEAUBRIAND, HISTORIEN ET MEMORIALISTE DU TSAR ALEXANDRE I^{er}, LE JUGEMENT D'UNE GRANDE FIGURE DE LA RESTAURATION FRANÇAISE*

Marie-Pierre Rey

Université Paris I Panthéon Sorbonne,
Paris, France;
Université Fédérale d'Oural,
Ekaterinbourg, Russie

CHATEAUBRIAND AS HISTORIAN AND MEMORIALIST OF TSAR ALEXANDER I: THE JUDGEMENT OF A GREAT FIGURE FROM THE FRENCH RESTORATION**

Marie-Pierre Rey

Paris I Panthéon Sorbonne University,
Paris, France;
Ural Federal University,
Yekaterinburg, Russia

This article analyses the memoirs of François-René de Chateaubriand (a writer, diplomat, and leading political actor in the French Restoration) in terms of his acquaintance with the Russian Emperor Alexander I. The article's author describes in detail the political context of this acquaintance and the transformation of their relationship as it was affected by the influence of external factors and changes in Alexander's political views. Chateaubriand's memoirs are compared with similar sources (both Russian and French) in order to analyse why he arrived at his evaluations of Alexander. It is shown that despite their mutual sympathy and the closeness of their religious and political views (especially at the time of the Congress of Verona), the convinced monarchist Chateaubriand gave a rather sceptical appraisal of the efforts of the Russian emperor, whose erratic reform attempts and liberal views (which were not realised in a consistent political programme)

* Cette étude a été réalisée dans le cadre du programme de recherches 211 soutenu par le Gouvernement de la Fédération de Russie, contrat n° 02.A03.21.0006.

** *Citation*: Rey, M.-P. (2019). Chateaubriand, historien et memorialiste du tsar Alexandre I^{er}, le jugement d'une grande figure de la Restauration française. In *Quaestio Rossica*. Vol. 7, № 2. P. 556–570. DOI 10.15826/qr.2019.2.393.

Цитирование: Rey M.-P. Chateaubriand, historien et memorialiste du tsar Alexandre Ier, le jugement d'une grande figure de la Restauration française // *Quaestio Rossica*. Vol. 7. 2019. № 2. P. 556–570. DOI 10.15826/qr.2019.2.393.

led, in his opinion, to the Decembrist Revolt. According to the author, Chateaubriand created in his memoirs a tragic image for the tsar: the emperor's liberal aspirations were in conflict with the need to adopt a conservative approach. This image has parallels in Romantic literature, an insight which allows us to look afresh at Chateaubriand's discourse.

Keywords: François-René de Chateaubriand; Alexander I; the War of 1812; the Congress of Verona; the Holy Alliance; the French Restoration; Memoirs.

Статья посвящена анализу воспоминаний Франсуа Рене де Шатобриана, французского писателя, дипломата, одного из видных политических деятелей эпохи Реставрации, о его знакомстве с российским императором Александром I. Автор подробно описывает политический контекст знакомства Шатобриана с российским императором, а также трансформацию их отношений, происходившую как под влиянием внешних обстоятельств, так и по причине изменения политических взглядов Александра. Воспоминания Шатобриана подвергаются последовательному сопоставлению с иными мемуарными источниками (российскими и французскими), анализируются причины тех или иных оценок, даваемых им Александру. Автор показывает, что, несмотря на взаимную симпатию и близость религиозных и политических взглядов (особенно во время Веронского конгресса), убежденный монархист Шатобриан достаточно скептически оценивал результаты правления российского императора, чьи неуверенные попытки реформ и либеральные взгляды, так и не нашедшие выражения в виде последовательной политической стратегии, в итоге, по его мнению, привели к восстанию декабристов. По мысли автора, Шатобриан создает на страницах своих воспоминаний трагический образ царя, в котором либеральные устремления вступали в конфликт с необходимостью консервативного правления. Этот образ находит отчетливые параллели в романтической литературе эпохи, что позволяет по-новому взглянуть на природу мемуарного дискурса Шатобриана.

Ключевые слова: Франсуа Рене де Шатобриан; Александр I; Отечественная война 1812 г.; Веронский конгресс; Священный союз; Реставрация; мемуары.

Chateaubriand, à la fois grand écrivain précurseur du mouvement romantique, mémorialiste, diplomate et ministre des affaires étrangères sous la Restauration, côtoya le tsar Alexandre I^{er} en trois occasions majeures et il a laissé sur ces rencontres des pages qui revêtent un vif intérêt tant pour l'histoire des relations internationales que pour l'histoire des élites et des représentations.

Dans le regard qu'il porta sur Alexandre I^{er} et dans l'image qu'il en a donnée, Chateaubriand joua de plusieurs cartes: il y a d'abord l'historien, lequel, bien au fait de la vie de son sujet d'étude, donne dans *Le Congrès de Vérone* des éléments biographiques documentés, retraçant l'enfance du

tsar puis son accession au trône et son duel avec Napoléon, et mettant tout particulièrement en avant la rencontre de Tilsit et la campagne de 1812. Mais le vicomte traita aussi du tsar en mémorialiste puisqu'à deux moments clefs de l'histoire de la France, en 1814–1815 puis de nouveau, en 1822, lors du congrès de Vérone, il put l'observer de très près, le juger et finalement le croquer avec talent.

On le sait, les mémoires de Chateaubriand font la part belle à la reconstruction voire à l'autojustification et il n'est pas toujours aisé de distinguer ce qui relève du fait, de l'exagération ou bien encore de l'affabulation littéraire. Pour y parvenir, il est d'usage de croiser les sources mais en ce qui concerne les relations qui se nouèrent entre Alexandre I^{er} et Chateaubriand, l'entreprise ne va pas de soi: le tsar ne s'est quasiment jamais exprimé publiquement sur Chateaubriand et aucune source directe ne nous éclaire quant à l'opinion qu'il pouvait en avoir. Pour lever un peu de ce mystère, on recourra donc aux témoignages des proches d'Alexandre I^{er} qu'il s'agira de confronter aux mémoires de l'écrivain.

Chateaubriand, historien de la personnalité et du règne d'Alexandre I^{er}

C'est dans le chapitre XXXI du Congrès de Vérone intitulé « Alexandre. Abrégé de sa vie » qu'en quelques pages brillantes, Chateaubriand retrace tout d'abord l'enfance du tsar et l'éducation que l'héritier du trône de toutes les Russies a reçue de Frédéric César de La Harpe, « Suisse ou si l'on veut, Français de Lausanne » [CV, t. 1, p. 183]. Revenant ensuite sur les circonstances dans lesquelles Alexandre est monté sur le trône¹, il l'exonère de toute responsabilité dans l'issue fatale du complot de mars 1801 qui coûta la vie à Paul I^{er}:

Les vertus d'Alexandre ne permettent pas de penser qu'il fût instruit à fond de la conjuration. Une abdication était devenue nécessaire; il crut à l'abdication, non à la mort. Son élévation à l'empire fut le résultat d'un meurtre, non d'un parricide [Ibid., p. 184].

Ceci posé, Chateaubriand en vient ensuite aux débuts du règne d'Alexandre I^{er}. Il souligne que le jeune empereur a libéré de la prison ceux qui s'y trouvaient pour dettes (un sujet très sensible pour un homme comme Chateaubriand qui fut souvent à court d'argent!), qu'il a œuvré contre la corruption et la concussion et qu'il a très tôt mis en oeuvre un programme réformateur et modernisateur. Il précise ainsi qu'Alexandre « fonda et réorganisa sept universités, créa plus de deux mille écoles primaires, leva la censure pour les écrits, borna le pouvoir des gouverneurs de province, détruisit la servitude personnelle en Estonie, en Livonie, en Courlande, et la restreignit dans le reste de l'empire » [Ibid., p. 185].

¹ Pour une vision d'ensemble de la personnalité et du règne d'Alexandre I^{er}, voir: [Rey, 2013] (édition augmentée). La version russe de l'édition 2009 a été publiée aux éditions ROSSPEN en 2013 sous le titre «Александр I».

Evoquant ensuite la politique extérieure du souverain russe, Chateaubriand en souligne, à juste titre, le caractère pacifique et insiste sur le tournant de juillet 1807 qui le fit, à Tilsit, contracter un traité avec Napoléon « forcé par les circonstances et peut-être entraîné par l'ambition de partager le monde avec un grand homme » [Ibid.]. Ici, Chateaubriand fait sien le mythe du partage de Tilsit, en reprenant à son compte une erreur majeure puisqu'il affirme que « la Turquie européenne était dévolue à la Russie, ainsi que les conquêtes que les armées moscovites pourraient faire en Asie » [Ibid.]. Or, si de fait, le traité de Tilsit visait à repousser la Russie vers l'Asie, la question turque et plus encore la question de Constantinople et des détroits restèrent ouvertes lors de la conférence et elles ne furent pas davantage réglées lors de l'entrevue d'Erfurt de 1808. Le contentieux et la méfiance ainsi accumulés entre les deux parties allaient d'ailleurs jouer un rôle non négligeable dans le déclenchement de la catastrophe de 1812².

Au fil de son ouvrage, Chateaubriand se fait aussi portraitiste, mais son discours ne va pas sans poncifs et, finalement, l'image du tsar qui émerge s'avère ambivalente.

On lit ainsi sous la plume du vicomte: « Sincère comme homme, en ce qui concernait l'humanité, Alexandre était dissimulé, un demi-Grec, en ce qui touchait à la politique » [CV, t. 1, p. 185–186]. L'expression « un Grec dissimulé » n'est pas anodine et elle constitue, de fait, un topos de la période: alors que les proches du tsar voyaient en lui un homme sincère, il était, dans une formule aussi talentueuse qu'assassine, dépeint par le diplomate suédois Lagerbielke comme un monument de duplicité: « en politique, fin comme la tête d'une épingle; aigu comme la lame d'un rasoir et faux comme l'écume de mer » (cité par: [Waliszewski, 1923–1925, t. 1, p. 25]). Plus tard, Napoléon ira dans le même sens, déclarant à Las Cases qu'Alexandre n'était qu'un « Grec du Bas Empire, faux comme un jeton » et « têtu comme une mule » (voir: [Mémoires du général de Caulaincourt; Las Cases, 1848, *passim*]). Cette idée de la dissimulation et plus encore celle de l'« asiatisme » du souverain russe auront donc la vie dure.

Au printemps 1814, alors qu'il entre dans Paris à la tête des armées coalisées dans le sillage de la campagne de France, Alexandre I^{er} se montre magnanime et généreux envers l'opinion et les élites de la capitale. Parlant un français pur et sans accent, d'une francophilie profonde et sincère héritée de sa grand-mère Catherine, Alexandre aura à cœur durant tout son séjour à Paris d'y faire la démonstration de son européanité et, on le sait par les sources contemporaines, son opération de séduction suscite une véritable vague d'alexandromanie³. Cette générosité ne laisse pas Chateaubriand indifférent et elle suscite de sa part un hommage flatteur:

² Sur la campagne de 1812, voir: [Rey, 2012]. La version russe a été publiée en 2015 aux éditions ROSSPEN sous le titre «Страшная трагедия. Новый взгляд на 1812 год».

³ Sur cette vague d'alexandromanie, voir: [Rey, 2014, *passim*].

Ce prince était aussi grand par l'âme que Napoléon l'était par le génie: ses paroles et ses actions ont un caractère de magnanimité qui manque à l'homme étonnant devant lequel il s'éclipsait [CV, t. 1, p. 187].

Mais dans le même temps, Chateaubriand reprend à son compte les stéréotypes véhiculés par Napoléon, lequel n'a eu de cesse, à partir de 1811–1812, de présenter les Russes et leur souverain comme des barbares menaçant une civilisation européenne que, lui, prétendait défendre. Et le thème de la barbarie de réapparaître sous la plume de l'écrivain français:

Alexandre avait quelque chose de calme et de triste; on le voyait se promener dans Paris, à cheval ou à pied, sans suite et sans affectation. Il avait l'air étonné de son triomphe; ses regards presque attendris se promenaient sur une population qu'il semblait considérer comme supérieure à lui: on eût dit qu'il se trouvait un barbare au milieu de nous, ainsi qu'un Romain se sentait honteux dans Athènes » [Ibid., p. 190].

« Un barbare » qui eut pourtant la volonté d'épargner Paris, comme il convient de le voir maintenant.

Chateaubriand, mémorialiste engagé, 1814–1815

Pour décrire le séjour d'Alexandre I^{er} à Paris, Chateaubriand a puisé dans nombre d'écrits de ses contemporains et, en particulier, dans un petit ouvrage paru à Paris en 1814 et intitulé *Alexandrana ou paroles et bons mots de l'empereur Alexandre durant son séjour à Paris en 1814*. L'auteur, anonyme et non identifié jusqu'à nos jours, était probablement un aide de camp d'Alexandre qui à Paris, évoluait dans l'entourage immédiat du souverain. C'est à ce texte que Chateaubriand, sans d'ailleurs en faire état, emprunte la plupart des anecdotes amusantes qui émaillent son propre récit.

Evoquant avec émotion l'entrée des alliés le 31 mars 1814, Chateaubriand saluera dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe* la générosité des alliés et le retour rapide à la normalité qui s'ensuivit:

L'empereur de Russie et le roi de Prusse étaient à la tête de leurs troupes. Je les vis défiler sur les boulevards. Stupéfait et anéanti au-dedans de moi, comme si l'on m'arrachait le nom de Français pour y substituer le numéro par lequel je devais désormais être connu dans les mines de la Sibérie, je sentais en même temps mon exaspération s'accroître contre l'homme dont la gloire nous avait réduits à cette honte [Chateaubriand, 1910].

Toutefois cette première invasion des alliés est demeurée sans exemple dans les annales du monde: l'ordre, la paix et la modération régnèrent partout; les boutiques se rouvrirent; des soldats russes de la garde, hauts de six pieds, étaient pilotés à travers les rues par de petits polissons français qui se moquaient d'eux, comme des pantins et des masques de carnivals.

Les vaincus pouvaient être pris pour les vainqueurs, ceux-ci, tremblant de leur succès, avaient l'air d'en demander excuse [Chateaubriand, t. 3, p. 389–390].

Au printemps 1814, Chateaubriand s'apprête à jouer un grand rôle politique car, il en est persuadé, et les sources attestent qu'il avait vu juste :

Les Alliés arriveront à Paris sans avoir décidé sur le parti qu'ils auront à prendre. Ce serait l'opinion manifestée par la ville de Paris et le Corps législatif en faveur des Bourbons qui pourraient décider les Souverains (cité par: [Durry, 1933, p. 24]).

D'où, pour ce monarchiste convaincu, la volonté de participer au mouvement d'opinion qui fera pencher la balance en faveur des Bourbons. A ses yeux en effet, ces derniers ont toute légitimité pour revenir sur le trône de France mais il faut en convaincre l'opinion encore réticente. C'est dans ce contexte que Chateaubriand va s'atteler à son célèbre pamphlet *De Buonaparte, des Bourbons et de la nécessité de se rallier à nos princes légitimes pour le bonheur de la France et celui de l'Europe*. Dans ce texte clef, l'écrivain développe à satiété l'idée que Napoléon ne serait qu'un nouvel Attila sanguinaire. Le texte ne faisant pas dans la mesure, Chateaubriand qui redoute les espions et la police de Napoléon et craint les représailles, veillera sur son manuscrit armé de deux pistolets, en le cachant la nuit sous son oreiller...

Le 30 mars, jour de la bataille de Paris et veille de l'entrée des monarches coalisés dans Paris, des affiches annoncent pour le 5 avril la parution d'un nouvel opuscule du vicomte de Chateaubriand. Editée en 10 000 exemplaires, la brochure est très vite écoutée, ce qui donnera à Chateaubriand le sentiment grisant qu'il a joué un rôle clef dans le ralliement des élites françaises et par conséquent des souverains alliés, aux Bourbons. Et le vicomte de se glorifier en prêtant à Louis XVIII l'affirmation selon laquelle la brochure lui aurait plus profité qu'une armée de 100 000 hommes. Mais les propos de Louis XVIII ne sont attestés par aucune autre source et Chateaubriand n'eût en réalité que peu, voire pas, d'influence sur le destin de la France au printemps 1814. Car de l'avis de la comtesse de de Boigne, alors très proche de Nesselrode, vice-ministre russe des affaires étrangères qui accompagne le tsar à Paris, Alexandre I^{er} n'avait pas encore lu le pamphlet de Chateaubriand lorsqu'il se décida en faveur du rétablissement des Bourbons sur le trône et c'est plutôt la relation privilégiée établie, depuis Tilsit, entre Alexandre I^{er} et Talleyrand, qui fut déterminante. Le ralliement d'Alexandre n'alla d'ailleurs pas sans réserve à l'égard des Bourbons: le souverain russe les jugeait rétrogrades et il leur reprochait de vouloir rétablir une monarchie absolue qui à ses yeux, était de nature à engendrer des oppositions, des résistances et de nouveaux troubles susceptibles de déstabiliser toute l'Europe. Et c'est d'ailleurs sur l'insistance du tsar que Louis XVIII, « roi de France et de Navarre par la grâce de Dieu », finira tout de même par octroyer une charte constitutionnelle à ses sujets.

Or, si les ultras du régime monarchiste, dont le comte d'Artois, se montraient très hostiles à l'ingérence du tsar dans les affaires intérieures de la France, d'autres, dont Chateaubriand, comprenaient et soutenaient le point de vue d'Alexandre I^{er} en rendant hommage à sa sagesse, sa modération et son grand sens politique:

Chef des deux autorités suprêmes, doublement autocrate par l'épée et par la religion, lui seul de tous les souverains de l'Europe avait compris qu'à l'âge de la civilisation auquel la France était arrivée, elle ne pouvait être gouvernée qu'en vertu d'une constitution libre [CV, t. 1, p. 190].

Au printemps 1814, l'influence d'Alexandre I^{er} ne se borne pas aux strictes questions politiques. Loin s'en faut puisque le tsar et ses conseillers diplomatiques pèsent sur la négociation d'armistice d'avril tout comme quelques semaines plus tard sur les négociations du premier traité de Paris et c'est grâce à la mansuétude d'Alexandre I^{er} autant qu'au savoir-faire de Talleyrand, ambassadeur plénipotentiaire du roi, que la France sortira relativement épargnée du premier traité de Paris signé le 30 mai.

Durant les deux mois où il s'attarde à Paris, le tsar développe une activité débordante et s'il lui arrive parfois de déléguer un peu de sa tâche à ses proches, au premier plan desquels figurent les diplomates Nesselrode et Capo d'Istria et son ancien précepteur Frédéric César de La Harpe, c'est que le temps lui manque pour répondre à toutes les sollicitations dont il fait l'objet: le prestige et l'aura d'Alexandre I^{er} sont tels, que le tsar se trouve constamment abordé par des particuliers venant le prier d'intercéder en leur faveur pour obtenir telle ou telle charge, telle ou telle position.

Beaucoup de visiteurs se pressent aussi pour approcher le tsar, escomptant cadeaux, promotions et gratifications en échange de leur démonstration de russophilie ou de leurs écrits à la gloire du tsar. Parmi eux, des anonymes, des poètes aujourd'hui tombés dans l'oubli mais aussi des personnages de premier plan, dont Chateaubriand qui, toujours convaincu du rôle clef jouée par sa brochure en faveur des Bourbons, espère obtenir une récompense du tsar. Pour ce faire, l'écrivain sollicite de Nesselrode une entrevue avec le souverain russe mais selon la comtesse de Boigne, très en verve sur cette affaire, la rencontre n'a pas du tout le résultat escompté. Car loin d'apprécier la brochure de Chateaubriand, le tsar la jugea détestable! En rabaisant Napoléon, le pamphlet, par ricochet, rabaisait celui qui l'avait vaincu, d'où la scène un peu cocasse à laquelle la rencontre donna lieu:

Les étrangers, moins aveuglés que nous, sentaient toute la portée de cet ouvrage, et l'empereur Alexandre s'en tint pour offensé. Il n'oubliait pas avoir vécu dans la déférence de l'homme si violemment attaqué. M de Chateaubriand se rêvait déjà un homme d'Etat; mais personne que lui ne s'en était encore avisé. Il mit un grand prix à obtenir une audience particulière d'Alexandre.

Je fus chargée d'en parler au comte de Nesselrode. Il l'obtint. L'empereur ne le connaissait qu'en qualité d'écrivain; on le fit attendre dans un salon avec M. Etienne, auteur d'une pièce que l'empereur avait vu représenter la veille. L'empereur, en traversant ses appartements pour sortir, trouva ces deux messieurs; il parla d'abord à Etienne de sa pièce, puis dit un mot à M de Chateaubriand de sa brochure qu'il prétendit n'avoir pas encore eu le temps de lire, prêcha la paix entre eux à ces messieurs, leur assura que les gens de lettres devaient s'occuper d'amuser le public et nullement de politique et passa sans lui avoir laissé l'occasion de placer un mot. M de Chateaubriand lança un coup d'œil peu conciliateur à Etienne et sortit furieux.

Le comte de Nesselrode, qui en était pourtant fâché, ne pouvait s'empêcher de rire un peu en racontant les détails de cette entrevue [Récits d'une tante, t. 1, p. 311].

Quant à Alexandre Mikhaïlovski-Danilevski, aide de camp d'Alexandre I^{er}, il confirme dans ses mémoires parus en russe que Chateaubriand espérait bien recevoir du tsar une médaille pour les services rendus. Il rapporte ainsi que l'écrivain lui rendit visite par deux fois, la première pour lui remettre la brochure et la seconde pour solliciter la récompense tant espérée:

De la manière la plus convaincante qui soit, il me demanda s'il n'était pas possible en déférence pour son dévouement sans limite à l'égard du Souverain de lui obtenir un souvenir. Je lui demandai de m'expliquer ce qu'il voulait dire et après de nombreuses phrases grandiloquentes, il finit par répondre: « La moindre décoration russe me mettrait au comble » ce qui veut dire qu'alors il aurait été content de recevoir l'insigne de l'ordre de Saint Vladimir de quatrième classe⁴; mais comme je savais que l'empereur, qui récompensait volontiers les soldats étrangers par des décorations, ne l'accordait pas ou alors extraordinairement rarement à des écrivains, je ne rapportai pas sa demande [Михайловский-Данилевский, с. 76–77].

Toutefois, de son propre aveu, Mikhaïlovski-Danilevski se reprochera amèrement d'avoir manqué de clairvoyance: compte tenu de la brillante carrière diplomatique de Chateaubriand et notamment de son rôle au Congrès de Vérone de 1822, où il recevra des mains d'Alexandre I^{er} l'ordre de Saint André – soit un ordre encore plus prestigieux que l'ordre de Saint Vladimir! – une décoration offerte en 1814 n'aurait pas manqué d'être bénéfique aux relations franco-russes [Там же, с. 77].

On le voit, la rencontre de 1814 se conclut de manière décevante pour le vicomte de Chateaubriand qui enrageait aussi de voir le tsar se montrer aimable avec les écrivains de réputation libérale comme Benjamin Constant. Un an plus tard, en 1815, le fiasco des Cent Jours et le retour du tsar à Paris allaient amener les deux hommes à se revoir dans un tout autre contexte.

⁴ Créé par Catherine II, cette décoration est en principe accordée pour services rendus au plan civil comme au plan militaire. Mais Alexandre I^{er} la réserva quant à lui aux officiers valeureux. Au cours de la campagne de 1812, l'empereur en décerna une centaine en tout.

Le second séjour d'Alexandre à Paris se déroule sous des auspices bien différents du premier car le tsar lui-même a profondément changé. Il est amer de la trahison de Napoléon dont il avait pourtant contribué à adoucir le sort en lui accordant l'île d'Elbe, déçu du retournement des élites en faveur de l'empereur des Français et irrité par l'intransigeance des alliés qui en voulant punir la France contrecarre ses projets d'équilibre européen. En effet, à cette date, Alexandre I^{er}, de plus en plus enclin au mysticisme sous l'influence croissante de la baronne de Krüdener, aspire à une refondation profonde de l'ordre européen qui va s'incarner dans son projet de Sainte-Alliance conclu à la mi-septembre à Paris. Depuis 1814, il entretient une correspondance spirituelle avec la baronne qui lui a rendu visite pendant qu'il séjournait à Heidelberg du 6 au 22 juin 1814 et au fil de l'année 1815, Madame de Krüdener se trouve de plus en plus en faveur auprès du souverain russe qui, dans sa quête spirituelle, est tombé dans les filets de sa prédication et de ses sermons. Dans une première version des *Mémoires d'outre-tombe*, Chateaubriand avait pu écrire:

Madame de Krüdener, que j'ai beaucoup connue, était à Paris. Elle avait passé du roman au mysticisme; elle exerçait un grand empire sur l'esprit de l'Empereur Alexandre (cité par: [Ley, p. 58]).

Aux dires de la comtesse de Boigne qui l'a côtoyée durant son séjour à Paris, la baronne de Krüdener, alors âgée d'une cinquantaine d'années, maigre, pâle, les yeux caves, les cheveux gris « sans aucune frisure et partagés sur le front », habillée de noir, habite alors un bel appartement dans un hôtel particulier de la rue du Faubourg Saint-Honoré aménagé avec une austérité extrême:

Les glaces, les décorations, les ornements de toute espèce, les meubles, tout était recouvert de toile grise; les pendules elles-mêmes étaient enveloppées de housses qui ne laissaient voir que le cadran. Le jardin s'étendait jusqu'aux Champs-Élysées; c'était par là que l'empereur Alexandre, logé à l'Élysée-Bourbon, se rendait chez madame de Krüdener à toutes les heures du jour et de la nuit [Récits d'une tante, t. 1, p. 491].

Et elle a réussi, habilement, à bénéficier d'un crédit immense auprès du tsar:

La comtesse⁵ de Krüdener ne me raconta pas par quel moyen elle était arrivée dans l'intimité de l'Empereur, mais elle y était parvenue. Elle avait inventé pour lui une nouvelle forme d'adulation. Il était blasé sur celles qui le représentaient comme le premier potentat de la terre, l'Agamemnon des rois, etc, aussi ne lui parla-t-elle pas de sa puissance mondaine, mais de la puissance mystique de ses prières. La pureté de son âme leur prêtait une force qu'aucun autre mortel ne pouvait atteindre, car aucun n'avait à résister à tant

⁵ Elle est en réalité baronne de Krüdener et non comtesse.

de séductions. En les surmontant, il se montrait l'homme le plus vertueux et conséquemment le plus puissant auprès de Dieu. C'est à l'aide de cette habile flatterie qu'elle le conduisait à sa volonté. Elle le faisait prier pour elle, pour lui, pour la Russie, pour la France. Elle le faisait jeûner, donner des aumônes, s'imposer des privations, renoncer à tous ses goûts. Elle obtenait tout de lui dans l'espoir d'accroître son crédit dans le ciel [Ibid., 493–494].

Peut-être désireuse de donner à son emprise spirituelle une coloration plus politique, la baronne convie de grandes figures monarchistes à partager ses séances de prédication et de prière et Chateaubriand sera au nombre de ses invités. Fin août, le vicomte est contraint de décliner l'invitation, (il est alors retenu à Orléans), mais à son retour il lui écrit de manière très caractéristique:

Paris, ce 31 août 1815.

J'arrive d'Orléans charmé de tout ce que j'ai vu, plein d'espoir pour notre malheureuse patrie, si un grand prince surtout veut nous aider. Il vient de s'opérer sur toute la surface de la France une espèce de miracle auquel on ne fait pas assez d'attention. Ces mêmes électeurs qui, depuis quinze ans, recherchaient pour les nommer des hommes ennemis de tous les principes sociaux, moraux et religieux, viennent de faire, au grand étonnement de tout le monde, des choix pour la plupart excellents. La France va enfin être représentée par des chrétiens et par cette ancienne race de Français qui jouissait de l'estime de toute l'Europe. N'est-ce pas là une inspiration particulière de la Providence? Si nous profitons bien de cette dernière miséricorde, nous pouvons échapper à notre ruine. Quelle gloire pour le prince magnanime que vous n'admirez certainement pas plus que moi, si après avoir triomphé par les armes, si après avoir détrôné notre oppresseur, il détrônait encore notre révolution (cité par: [Ley, p. 59]).

Chateaubriand a donc très vite perçu l'intérêt que représentait l'évolution spirituelle d'Alexandre au plan politique: à ses yeux un rapprochement franco-russe sur les bases d'une entente chrétienne ne pouvait constituer qu'un élément favorable pour l'avenir. Mais dans le même temps, craignant l'instabilité politique de la France, il se montre tout aussi favorable au maintien sur le territoire national des troupes d'occupation russe qu'il préfère d'ailleurs aux troupes prussiennes, les trouvant moins dures à l'égard de la population. Le journal de la fille de Madame de Krüdener, aux côtés de sa mère durant son séjour à Paris, atteste ainsi bien explicitement:

Vendredi 15 septembre 1815: M. de Bergasse et M. de Chateaubriand parlèrent à Maman⁶ pour l'avertir qu'il y aurait de grands troubles si Alexandre retirait ses troupes, qu'il était de la plus grande importance de prendre des mesures (cité par: [Ley, p. 60]).

⁶ Il s'agit de la baronne de Krüdener.

Soucieux en 1815 comme en 1814 de se concilier les bonnes grâces du tsar, c'est désormais auprès de la baronne de Krüdener, que Chateaubriand se fait insistant de sorte qu'elle lui obtienne une entrevue avec le tsar. Le 8 septembre, il écrit:

Verrai-je ce matin, Madame, l'homme de nos espérances? Et à quelle heure aurai-je l'honneur de lui faire ma cour?

Agréez, Madame la Baronne, l'hommage de tout mon respect [Ley, p. 60].

Et huit jours plus tard, la fille de la baronne de noter dans son journal à la date du 16 septembre:

Chateaubriand est venu...

Alexandre est venu; ils ont parlé de la note <sur le danger de voir les troupes russes partir> de Chateaubriand à laquelle Alexandre a fait attention [Ibid.].

Toutefois, considérant que ces discussions n'ont pas donné grand-chose, Chateaubriand revient à la charge le 23 septembre, c'est-à-dire une semaine après la signature de la Sainte Alliance. Il s'agit pour lui de chercher à convaincre Alexandre I^{er} de tout faire pour alléger les clauses du second traité de Paris alors en cours de négociation, mais aussi de se placer: désormais en effet, c'est le duc de Richelieu, ancien gouverneur général d'Odessa et très proche d'Alexandre qui se trouve à la tête des affaires. Le journal de Juliette de Krüdener précise à la date du 23 septembre:

Chateaubriand vint pour engager Maman à parler à Alexandre pour les conventions si dures pour la France. <...> Chateaubriand vint demander d'être ministre des Cultes [Ibid., p. 61].

Informé de la requête de Chateaubriand, le duc de Richelieu l'accueille de manière mitigée. Il propose au vicomte, le portefeuille ministériel des arts et de l'instruction publique mais rechigne à lui concéder le titre de ministre de plein exercice. Jugée comme trop modeste, la proposition ne tardera pas à être refusée par Chateaubriand.

Ainsi, sur le plan politique, et malgré un contexte qui pouvait sembler prometteur, 1814 et 1815 constituèrent autant d'occasions manquées dans les relations entre le souverain russe et l'écrivain monarchiste. En revanche, à Vérone, sept ans plus tard, les choses se déroulèrent tout autrement: leur rencontre, scellée sur des bases nouvelles, fut réussie, marquée par une grande « familiarité d'âme ».

Le Congrès de Vérone, des liens d'estime réciproque nés d'une complicité religieuse

C'est au Congrès de Vérone que les deux hommes se retrouvèrent à l'automne 1822, dans un cadre bien différent de celui des années 1814-1815.

Pair de France, bien en cour et devenu désormais un ultra-royaliste conservateur, Chateaubriand mène depuis le début des années 1820 une brillante carrière de diplomate qui l'a conduit d'abord à Berlin puis à Londres et qui fera bientôt de lui un des plénipotentiaires de la France au Congrès de Vérone. Quant à Alexandre I^{er}, il se caractérise en 1822 par des positions de plus en plus conservatrices, bien différentes des idées libérales qui étaient encore les siennes en 1815–1916. D'un point de vue politique, les deux hommes ont donc suivi une évolution similaire dans un laps de temps assez proche.

Au congrès qui se déroula de septembre à décembre 1822, des questions géopolitiques brûlantes sont abordées, au premier rang desquelles, la question grecque. Or sur ce sujet, Alexandre fit alors chorus avec les autres monarques pour dénoncer la révolte nationale comme « une entreprise criminelle » et choisir ainsi le statu quo. Sur la question espagnole, alors que le roi, un Bourbon, en appelait à l'assistance militaire de la France devant la guerre civile qui menace et que le gouvernement britannique désormais représenté par Lord Canning s'y montrent hostiles, les puissances conservatrices, dont la Russie, se prononcent en faveur d'une intervention armée et elles en confient la direction à la France des Bourbons marquant ainsi la réintégration pleine et entière de l'ancien paria dans le système européen.

Durant toute la durée du congrès, les relations franco-russes sont à leur zénith et une véritable complicité politique autant qu'intellectuelle s'établit entre Alexandre I^{er} et Chateaubriand. Au fil de leurs échanges, le tsar détaillera longuement ses prises de position sur la question grecque et en particulier il argue une nouvelle fois de la nécessité de préserver l'ordre politique en place, face au danger révolutionnaire.

Auriez-vous cru, comme le disent nos ennemis, que l'alliance <la Sainte-Alliance> est un mot qui ne sert qu'à couvrir des ambitions? Cela peut-être eût été vrai dans l'ancien état des choses; mais il s'agit bien aujourd'hui de quelques intérêts particuliers, quand le monde civilisé est en péril.

Il ne peut plus y avoir de politique anglaise, française, russe, prussienne, autrichienne; il n'y a plus qu'une politique générale, qui doit, pour le salut de tous, être admise en commun par les peuples et par les rois. C'est à moi à me montrer le premier convaincu des principes sur lesquels j'ai fondé l'alliance. Une occasion s'est présentée: le soulèvement de la Grèce. Rien, sans doute, ne paraissait être plus dans mes intérêts, dans ceux de mes peuples, dans l'opinion de mon pays, qu'une guerre religieuse contre la Turquie; mais j'ai cru remarquer dans les troubles du Péloponnèse le signe révolutionnaire. Dès lors, je me suis abstenu. Que n'a-t-on point fait pour rompre l'alliance? On a cherché tour à tour à me donner des préventions et à blesser mon amour-propre; on m'a outragé ouvertement. On me connaissait bien mal si on a cru que mes principes ne tenaient qu'à des vanités ou pouvaient céder à des ressentiments. Non, je ne me séparerai jamais des monarques auxquels je suis uni. Il doit être permis aux rois d'avoir des alliances publiques pour se défendre contre les sociétés secrètes. Qu'est-ce qui pourrait me tenter? Qu'ai-je besoin d'accroître mon empire? La Providence n'a pas mis à mes

ordres huit cent mille soldats pour satisfaire mon ambition, mais pour protéger la religion, la morale et la justice, et pour faire régner ces principes d'ordre sur lesquels repose la société humaine [CV, t. 1, p. 221–222].

Ce passage est très éclairant car les thématiques mises en avant par le tsar, à savoir la défense de « l'ordre », la haine des « signes révolutionnaires » et l'attachement à la religion et à la morale comme fondement des sociétés humaines ne pouvaient qu'entrer en résonance avec les idées de Chateaubriand et s'attirer la profonde sympathie de l'écrivain romantique.

En marge du congrès, Alexandre et Chateaubriand se sont fréquemment entretenus de questions religieuses. Et Chateaubriand a bien perçu non seulement la foi grandissante du souverain russe mais plus encore la tentation catholique qui le gagne:

Il fut d'abord sans croyance et commença par être athée. Puis il devint déiste; du déisme, il passa à la religion grecque avec un penchant pour la religion catholique, dont les jésuites, et surtout le Père Grivel Gruber, l'avaient entretenu. Il resta flottant: comme il cherchait de bonne foi et que son imagination était exaltée dans les choses pures, il dériva vers l'illumination des sectes allemandes [Ibid., p. 203].

Et plus loin, Chateaubriand de souligner, dans les convictions d'Alexandre, sa volonté de réunir les églises d'Orient et d'Occident mais également ses hésitations à le faire:

Nous touchâmes la réunion de l'Eglise grecque et latine: Alexandre y inclinait; mais il ne se croyait pas assez fort pour la tenter; il désirait faire le voyage de Rome, et il restait à la frontière de l'Italie: plus timide que César, il ne franchit pas le torrent sacré, à cause des interprétations qu'on n'eût pas manqué de donner à son voyage. Ces combats intérieurs ne se passaient pas sans syndérèse: dans les idées religieuses dont était dominé l'autocrate, il ne savait s'il n'obéissait point à la volonté cachée de Dieu, ou s'il ne cédait point à quelque suggestion inférieure qui faisait de lui un renégat et un sacrilège [Ibid., p. 218].

La liberté de leurs échanges qui portent sur des questions géopolitiques touchant à la Suisse, la Pologne, la Grèce ainsi que le caractère très personnel des sujets que les deux hommes abordèrent en matière de foi religieuse, convaincront Chateaubriand qu'une relation singulière, tenant de l'alchimie, avait pris place entre eux.

Nous osons dire qu'Alexandre était devenu notre ami, si des princes ont des affections et s'il peut y avoir amitié entre des hommes que d'aussi grandes distances séparent [Ibid., p. 223].

Et plus loin, le vicomte confessera sa profonde sympathie et son admiration pour le tsar en affirmant sans ambages:

Alexandre est le seul prince pour qui nous ayons jamais éprouvé un sincère attachement [Ibid., p. 224].

Quant à Alexandre, il ne cachera pas son estime pour Chateaubriand. Le souverain russe pèsera dans la nomination du vicomte au poste de ministre des Affaires étrangères le 28 décembre 1822 et plus tard, lorsque le vicomte perdra son ministère et qu'il en informera personnellement Alexandre, ce dernier, alors à Peterhof, prendra le temps de lui écrire le 24 juillet 1824 une lettre extrêmement attentionnée:

L'estime que vous m'avez inspirée, Monsieur le vicomte, était indépendante de la place dont vous exerçiez les fonctions. Cette estime, vos principes et vos talents vous la concilieront dans quelque situation que vous vous trouviez. Je me plais donc à vous en réitérer les témoignages, et je vous remercie des sentiments que vous m'exprimez dans votre lettre. Un glorieux souvenir se rattache à l'époque de votre ministère. La bonne cause vous doit une juste reconnaissance. Peut-être même devra-t-elle de nouveaux services à cet esprit de loyauté et de sagesse qui vous distingue et qui, planant au-dessus des considérations personnelles, ne connaît que l'intérêt du bien et du repos public. Ce rôle est digne de vous. Vous saurez le remplir et c'est dans cette confiance que je vous offre, Monsieur le vicomte, la nouvelle expression des sentiments distingués autant que sincères, sur lesquels je vous invite à toujours compter de ma part [Ibid., p. 216].

Pour autant, – et c'est tout le paradoxe de la rencontre entre le souverain et l'écrivain, – en dépit de ces liens personnels avérés et tissés au fil de leurs rencontres, le jugement de Chateaubriand resta sévère et au final, très négatif sur le règne d'Alexandre I^{er}, un règne dont les tentations et les hésitations réformistes mal assurées et mal maîtrisées ne pouvaient à ses yeux qu'aboutir au complot décembriste:

Quelles qu'aient été les hautes qualités du czar, en dernier résultat, il a été funeste à son empire: il le mit trop en contact avec l'Europe de l'Occident; il y sema des germes de civilisation qu'il voulut ensuite étouffer. Tirillées en sens contraire, les populations ne surent ce qu'on leur demandait, ce qu'on voulait d'elles, pensée ou abrutissement, obéissance passive ou obéissance légale, mouvement ou immobilité. Alexandre, franc Tartare, retenant ses peuples dans la barbarie, Alexandre, prince éclairé, les menant par degrés aux lumières, eut mieux servi son pays. Il était trop fort pour employer le despotisme, trop faible pour établir la liberté; son hésitation ne créa point l'affranchissement national, mais elle enfanta l'indépendance individuelle, laquelle à son tour, au lieu de libérateurs, ne produisit que des assassins [Ibid., p. 212–213].

Une vision somme toute téléologique d'un règne qui en dépit des qualités personnelles d'Alexandre I^{er}, ne parvint pas à tenir ses promesses. Mais dans ce jugement qui soulignait l'échec d'un homme tout entier marqué

par le destin, ne convient-il pas de voir l'image d'un héros tragique et romantique comme Chateaubriand les affectionnait tant en littérature? la question mérite en tout cas d'être posée ici.

Список литературы

- Михайловский-Данилевский А.* Мемуары, 1814–1815 / подг. текста, вступ. ст. и прим. А. И. Сапожникова. СПб. : РНБ, 2001. 400 с.
- Chateaubriand F.-R. de.* Mémoires d'outre-tombe : en 6 t. Paris : Garnier, 1910.
- CV – Chateaubriand F.-R. de.* Congrès de Vérone : en 2 t. Paris : Delloye; Leipzig : Brockhaus et Avenarius, 1838. T. 1. 488 p.
- Durry M.-J.* En marge des Mémoires d'outre-tombe: fragments inédits. Paris : Le Divan, 1933. 172 p.
- Las Cases E.* Mémorial de Sainte-Hélène : en 2 t. Paris : Ernest Bourdin, 1842. T. 1. VII + 828 p. T. 2. 955 p.
- Ley F.* Alexandre I^{er}, Chateaubriand, Lamartine et Madame de Krüdener, en 1815 // Cahiers du monde russe et soviétique. 1968. № 9 (1). P. 58–64.
- Mémoires du général de Caulaincourt, duc de Vicence, grand écuyer de l'Empereur :* en 3 t. Paris : Plon, 1933. 444 + 411 + 495 p.
- Récits d'une tante: mémoires de la comtesse de Boigne, née d'Osmond :* en 5 t. Paris : Emile-Paul, 1921–1923.
- Rey M.-P.* L'effroyable tragédie, une nouvelle histoire de la campagne de Russie. Paris : Flammarion, 2012. 390 p.
- Rey M.-P.* Alexandre I^{er}, le tsar qui vainquit Napoléon. Paris : Flammarion, 2013. 592 p.
- Rey M.-P.* 1814, un Tsar à Paris. Paris : Flammarion, 2014. 325 p.
- Waliszewski K.* Le règne d'Alexandre : en 3 t. Paris : Plon, 1923–1925. 465 + 512 + 473 p.

References

- Chateaubriand, F.-R. de. (1910). *Mémoires d'outre-tombe*. 6 t. Paris, Garnier.
- CV – Chateaubriand, F.-R. de. (1838). *Congrès de Vérone*. 2 t. Paris, Delloye, Leipzig, Brockhaus et Avenarius. T. 1. 488 p.
- Durry, M.-J. (1933). *En marge des Mémoires d'outre-tombe: fragments inédits*. Paris, Le Divan. 172 p.
- Las Cases, E. (1842). *Mémorial de Sainte-Hélène*. 2 t. Paris, Ernest Bourdin. T. 1. VII + 828 p. T. 2. 955 p.
- Ley, F. (1968). Alexandre I^{er}, Chateaubriand, Lamartine et Madame de Krüdener, en 1815. In *Cahiers du monde russe et soviétique*. No. 9 (1), pp. 58–64.
- Mémoires du général de Caulaincourt, duc de Vicence, grand écuyer de l'Empereur*. (1933). 3 t. Paris, Plon. 444 + 411 + 495 p.
- Mikhailovskii-Danilevskii, A. (2001). *Memuary, 1814–1815* [Memoirs, 1814–1815] / ed. by A. I. Sapozhnikov. St Petersburg, Rossiiskaya natsional'naya biblioteka. 400 p.
- Récits d'une tante: mémoires de la comtesse de Boigne, née d'Osmond*. (1921–1923). 5 t. Paris, Emile-Paul.
- Rey, M.-P. (2012). *L'effroyable tragédie, une nouvelle histoire de la campagne de Russie*. Paris, Flammarion. 390 p.
- Rey, M.-P. (2013). *Alexandre I^{er}, le tsar qui vainquit Napoléon*. Paris, Flammarion. 592 p.
- Rey, M.-P. (2014). *1814, un Tsar à Paris*. Paris, Flammarion. 325 p.
- Waliszewski, K. (1923–1925). *Le règne d'Alexandre*. 3 t. Paris, Plon. 465 + 512 + 473 p.

The article was submitted on 05.09.2018